

*Discurso de investidura como Doctor "Honoris Causa" del
Excmo. Sr. Constantín Gavras*

29 de enero de 2016

Avec l'honneur que vous me faites en me proclamant Docteur Honoris Causa de votre prestigieuse Université Complutense, vous poursuivez et sans doute, vous concluez de la manière la plus magnanime, la plus émouvante aussi pour moi, ma relation avec l'Espagne qui a commencé en 1960.

Cette relation avec le monde hispanique s'est poursuivie directement ou indirectement pendant toute ma vie professionnelle et privée.

Je vous remercie du plus profond de moi-même pour ce beau cadeau.

La première fois c'était en 1960 à Torrevieja près d'Alicante. Après mes études cinématographiques à l'Idhec à Paris je venais d'être engagé comme 2^{ème} assistant du metteur en scène Jack Pinoteau pour son film le Triporteur 2. Le film ne sera peut être pas retenu dans l'histoire du cinéma mais il a été pour moi plein d'enseignements.

J'étais chargé de transmettre les indications du metteur en scène aux machinistes et aux électriciens, tous espagnols. Je m'efforçais de le faire en espagnol en traduisant les phrases du français à l'espagnol avec l'aide de mon dictionnaire.

Mon assez bon accent espagnol faisait illusion à tous, et surtout à moi.

Je répétais les indications avec l'autorité que me donnait ma fonction et l'urgence exigée par le tournage et je partais sans attendre d'éventuelles objections.

Quelques jours après le commencement du tournage, la scripte espagnole et bilingue, est venue me dire que les ouvriers allaient me casser la gueule.

J'étais stupéfait, me considérant autoritaire certes, mais juste.

« Tu leur donnes des ordres, ils ne comprennent pas ton espagnol. Il font mal ou pas du tout le travail, et ils se font engueuler ».

Je les ai réunis le soir même. La scripte traduisait. Je me suis excusé et je leur ai demandé de m'aider avec mon espagnol.

Virjilio, plus âgé, petit avec un visage aux yeux pétillants s'est proposé et m'a confisqué mon dictionnaire. Nous faisons les phrases ensemble avant de les prononcer et cela a duré pendant les trois mois de tournage.

Il m'a appris des expressions très espagnoles, comme « Me lo dices o me lo cuentas » ou encore « que siesta tienes » et quelques autres qui ne sont pas à prononcer dans ce lieu.

Ainsi, quand je parle votre langue, c'est plutôt du Virgiliano que du Castellano.

Je saisi l'occasion pour remercier Virjilio, où qu'il soit, au ciel ou sur terre.

Je suis né dans une famille grecque de la toute petite classe moyenne, que les positions politiques, essentiellement antiroyalistes, de mon père, ont précipité dans le prolétariat.

Seule possibilité d'avenir pour moi : immigrer. Aux U.S.A où on promettait la richesse presque automatique. En Allemagne où le travail était assuré. En France pour faire des études. L'Amérique était impossible vu le CV politique de mon père.

Je voulais faire des études. En France les études étaient gratuites et il y avait de grandes facilités pour les étudiants. J'ai choisi la France. Après avoir travaillé et économisé pendant deux ans je suis arrivé à Paris et me suis inscrit en lettres à la Sorbonne avec l'ambition d'apprendre à écrire.

J'ai commencé à apprendre le français, à étudier. A travailler le soir et les weekends pour améliorer mes économies déclinantes.

Pour la première fois de ma vie je me sentais comme un citoyen respecté, digne de l'être et préparant son avenir.

C'était pour moi et ça l'est toujours, le devoir d'un Etat pour sa jeunesse, lui assurer une vie, des études, un avenir digne, car après tout c'est de son propre avenir de Nation qu'il s'agit.

C'est alors que j'ai découvert le cinéma. Cette extraordinaire invention. « Seul esperanto qui a réussi » comme dit mon ami Régis Debray. Cette invention qui immédiatement a fait le tour du monde qui a formidablement rapproché les hommes.

Jusque-là, le cinéma que je voyais dans la Grèce de ma jeunesse était choisi par des hommes qui décidaient de ce que les citoyens devaient voir, de ce qu'ils devaient lire, penser, et de ce à quoi ils devaient croire.

On finissait par accepter que c'était ça la vie.

J'ai découvert à Paris que le cinéma n'était pas qu'un simple divertissement ou « entertainment » selon les américains, mais une psychagogie selon les grecs anciens parlant de la culture. Mot composé de psyché, âme et agogia, montrer le chemin.

Le chemin que peut prendre qui veut, comme il veut, si il veut, quand il veut. C'est dans cet esprit que le théâtre était né à Athènes il y a près de 25 siècles.

Le cinéma avec sa nouvelle écriture plus directe, plus immédiate que celle de la littérature et, à l'instar du théâtre, avec l'aide de la musique, de la peinture pour les couleurs, pour les cadrages, enfin avec la poésie pour ceux dont le talent arrive à cette hauteur pouvait avoir avec le public la même relation que le théâtre en montrant, en décrivant les hommes, les femmes dans leur réalité, ou encore par métaphores ou par allégories.

J'ai décidé de mieux connaître cette nouvelle écriture et ses possibilités.

Rimbaud a écrit « l'action est la sœur du rêve, j'ai épousé l'action ».

J'ai choisi le cinéma pour être dans l'action.

J'ai passé le concours et je suis entré à l'IDHEC, l'Institut des Hautes Etudes Cinématographiques à Paris. J'ai appris la technique, qui est importante, sans plus. J'ai analysé des œuvres classiques du cinéma et j'ai compris que ce qui est essentiel ce n'est pas comment utiliser ou manier la caméra mais ce qu'on met devant la caméra : ce qui est destiné au spectateur. Ce qui est le spectacle avec ses règles.

Non pas les règles du succès pour lesquelles le poète Jean Cocteau disait « il y a des règles pour faire un succès mais nous ne les connaissons pas », mais les règles du respect pour le spectateur.

De ne pas le manipuler. Tâcher d'élever le spectateur et non pas s'abaisser à son niveau pour le flatter. Tenter de donner un sens au chaos humain. Les anciens grecs, les premiers à comprendre le rôle du spectacle, ont créé le théâtre qui a fait naître la Démocratie.

Une des règles qui m'a semblé déterminante, est celle d'avoir sa propre vision du monde dans lequel nous vivons. Et ne raconter ce monde qu'à travers cette vérité personnelle. Qu'elle soit ou pas universelle.

J'ai prononcé le mot « spectacle ». Et j'insiste pour être clair : un film c'est du spectacle. Assistant de quelques grands metteur en scènes. René Clair, René Clément, Jacques Demy et d'autres, je l'avais définitivement compris.

Bien accepté par le cinéma français, et bien accueilli par les français j'ai décidé de rester.

Ainsi si la Grèce est ma mère, la France est ma passion.

La rencontre avec Jorge Semprun en 1963 chez nos amis communs Simone Signoret et Yves Montand, a été aussi déterminante pour moi, pour structurer ma

compréhension des mouvements politiques, idéologiques des années avant 1960 et leur répercussions pour les années à venir.

Jorge Semprun, collaborateur, scénariste pour trois films et ami jusqu'à la fin de sa vie n'a jamais cessé aussi d'être l'homme avec les idées les plus claires, les plus pertinentes sur nos sociétés, leurs crises, leurs pensées et leurs mouvements idéologiques.

En 1895 a été inventé l'image en mouvement, le cinéma, et avec elle le récit cinématographique.

Tous les sujets, tous les genres y ont été conviés. La comédie, le drame, le lyrique, l'épique, le fantastique, la poésie et bien sûr l'obscène.

L'image animée succédait à l'image fixe connue depuis des millénaires et déjà utilisée pour peindre aux parois des grottes des images qui racontaient le monde extérieur par ceux qui l'avait vu, connu par expérience, subi et qui le relatait avec tout son réalisme en forme de documentaire dirais-je.

Le cinéma s'est vite attribué ce rôle de conteur, de montreur par les images et il s'est établi une idéologie qu'on peut aussi appeler système des profits et d'idées.

Sa rhétorique de l'économie et des idées le conduirent à louer le louable et blâmer le blâmable. Si l'appât du gain l'exige le cinéma est capable de louer le blâmable et de blâmer le louable.

Le sophiste Georgias avec son « Eloge à Hélène » démontrait, il y a près de 26 siècles, comment cela était possible avec la rhétorique du discours.

La belle Hélène, blâmée, critiquée par les grecs pour avoir abandonné Ménélas son mari, et suivre le jeune et beau prince Paris, provoquant ainsi une guerre qui a mis en feu et en sang les grecs et détruit le royaume de Troie. Version blâme.

Version louange. La belle Hélène séduite par le jeune et beau prince Paris est victime des destins et de son amour dans l'impossibilité de résister à sa passion, elle quitte son mari pour suivre Paris, fou d'amour pour elle.

Le cinéma avec sa rhétorique sur la rentabilité, choisira la version correspondant à la sensibilité du public au moment donné.

Le grand peintre Braque disait « Le sujet n'est pas l'objet ».

Ingmar Bergman répondait « le sujet est l'objet » et ajoutait « je veux avec mes films distraire dans le sens le plus large du mot, c'est-à-dire captiver les spectateurs, les tenir fermement et en même temps les faire réfléchir ».

Je suis en parfait accord avec ce principe. Le cinéma est là dans son rôle.

Lorsque nous avons décidé avec Jorge de réaliser un film comme Z puis L'Aveu, des sujets sur des systèmes idéologiques diamétralement opposés mais dont les résultats sur les hommes et les sociétés étaient catastrophiques nous avons entendu dire et répété que les idéologies étaient mortes. Ce qui est déjà une idéologie.

Je préfère la définition des grecs anciens qui pensaient que l'homme ne peut pas se passer d'idéologie, et que toute idéologie n'est qu'idéologie qu'il faut renouveler par une autre idéologie, chacune étant périssable et imparfaite.

On me répète souvent « vous faites des films politique », ou encore « vos films sont politiques ». Oui en effet parce que tous les films sont politiques.

Comme Roland Barthes le sémiologue, le précise « Tout film est politique ou il y a de la politique dans tous les films, ou encore on peut analyser politiquement tous les films ».

Le cinéma est là pleinement dans son rôle

Ce rôle, cette vocation, selon moi, est de faire du spectacle, c'est dans sa nature au même titre que le théâtre antique ou moderne.

Quand je vous invite à voir mes films, ce n'est pas pour vous faire un discours politique. Ce n'est pas non plus pour suivre un cours universitaire.

Je veux provoquer des sentiments. Le rire, la joie, le plaisir, le pleur, l'amour, le désir, la détente, le rejet, la haine, bon sentiment, quand on sait le contrôler, s'en servir sans excès et pour des justes raisons.

Avec ces sentiments, avec ces pensées, vous spectateurs, une fois sortis de la salle de spectacle, de la projection vous poursuivez ces pensées, ou vous pensez à autre chose. Vous déciderez de passer à une action que vous définirez ou vous n'en ferez rien du tout.

Cette liberté fait partie du spectacle en général et du cinéma en particulier. C'est votre liberté après l'exercice de ma liberté.

Ma relation avec le monde hispanique s'est poursuivie pendant plus d'un demi-siècle de vie professionnelle. Avec le film Etat de Siège, tourné au Chili où j'ai eu l'honneur et la chance de rencontrer le président Allende.

Plus tard j'ai tourné Missing, au Mexique. Son sujet, la disparition d'un américain pendant le coup d'Etat de Pinochet au Chili.

Notre dernier projet en gestation avec Jorge Semprun était un film-réflexion sur les scénarios inspirés de vraies histoires. Ce genre si particulier quant à la responsabilité de son ou ses auteurs.

Le sujet. La Guerre d'Espagne. André Malraux et son film L'Espoir.

Jorge est mort et le projet avec lui.

Je continue de faire des films. C'est mon ambition de vie. Tout en sachant que le cinéma ne peut pas épuiser une matière. Il ne peut prendre que la fleur.

Et si j'ai pu faire ce que j'ai voulu, sans trop dévier de la ligne choisie, je crois l'avoir réussi jusqu'à présent grâce surtout à ma femme et ces 50 ans d'aide tenace et loyale.

Ce qui fait que ma croyance en la féminité est totale.

Elles pourront peut-être changer notre monde qui a déjà fait l'expérience de la virilité.